

La Cinémathèque de Toulouse



# ***Le Bal des vampires***

(Titres originaux: *The Fearless Vampire Killers*, ou *Dance of the Vampire*, ou *Pardon Me, but Your Teeth Are in My Neck*)

Réalisé par **Roman Polanski**

**Etats-Unis et Grande-Bretagne. 1966. 110 min. Couleur. VOST.**

## **Interprétation**

Jack MacGowran, Roman Polanski, Alfie Bass, Sharon Tate, Ferdy Mayne



## Synopsis

Le professeur Ambrosius et son jeune assistant Alfred parcourent le monde à la recherche de vampires afin de les combattre. Parvenus en Transylvanie, ils détectent rapidement la trace de ces suceurs de sang. Dès leur deuxième nuit dans une petite auberge locale, Sarah, la jeune fille de leur hôte est enlevée. Suivant sa trace, le savant et son disciple sont accueillis dans un sinistre château. Le Comte von Krolock qui les reçoit pourrait bien être le vampire qu'ils recherchent...

## Un film fantastique



*Le Bal des vampires* est le deuxième volet comique de la trilogie fantastique débutée par *Répulsion* et achevée par *Rosemary's Baby*. Dans les *Cahiers du cinéma*, en 1966 (à l'époque de l'apogée du cinéma d'horreur gothique) Polanski avoue aimer « tous les films d'horreur ». Ces films le font rire. Il explique : « Les gens aiment avoir peur sans danger...Et toute peur qui n'est pas accompagnée d'un véritable danger doit vous faire rire une fois passée. » [Positif, n° 102, février 1969]. Les films de la Hammer et plus précisément, *Les Maîtresses de Dracula* de Terence Fisher (1960) –, l'inspirent et lui donnent envie de réaliser « une comédie sur le thème des vampires » pour donner le sentiment d'effrayer « sans danger. ». Ainsi, dans *Le Bal des vampires*, le comte Von Krolock, est la réplique du Dracula de la Hammer joué par

Christopher Lee tandis qu'Herbert rappelle le baron Meinster des *Maîtresses de Dracula*.

Pour créer une atmosphère fantastique, Polanski choisit le Metrocolor, un procédé imité du Technicolor qui permet d'obtenir une gamme chromatique violemment contrastée où dominent le rouge (sanguin), le noir (satanique) et le vert (cadavérique) en dépit d'un éclairage relativement faible. Sous contrat américain, le cinéaste tourne les intérieurs dans les studios de la M.G.M. à



Borehamwood, puis à Elstree et Pinewood (Angleterre) et les extérieurs alpins à Ortisei dans les Dolomites (Italie). Les décors néo-gothiques sont l'œuvre de Wilfrid Shingleton qui, au final, surpassent esthétiquement tous les châteaux de la Hammer. « *Plus vous êtes fantastique, plus vous devez être réaliste* » rappelle Polanski qui désire ancrer le fantastique dans le concret. D'où la restitution d'un intérieur traditionnel juif d'Europe centrale du XIXe siècle avec ses costumes, ses coiffures, ses ustensiles de cuisine et même ses traditions culinaires telles que celle du chou foulé dans un fût.

Le film n'est pas seulement fantastique : il flirte aussi avec le comique et plus précisément, le burlesque (gags, duo mal assorti formé par le Professeur et Alfred...). Cette liberté avec les lois du genre déplaît au producteur, Martin Ransohoff, qui décide de remonter le film.

D'où l'existence de deux versions. L'une, américaine, anémiée humoristiquement au point de rendre certains gags absurdes (il manque 20 minutes de film), l'autre, européenne (il ne lui manque *que* 10 minutes), grâce aux droits que Polanski avait gardés pour l'exploitation de son film sur le continent. Succès public et critique (sauf aux États-Unis où le film fait un flop), *Le Bal des vampires* n'est pas qu'un simple exercice de virtuosité plastique, il est aussi une formidable leçon de rigueur cinématographique.

### Le détournement comique



Partant du genre fantastique parfois grotesque, Polanski a réalisé un film (au titre original de série Z : *The Fearless Vampire Killers*, « Les intrépides tueurs de vampires ») à tous égards comique où l'angoisse le dispute au rire. Le

ton est donné dès le pré-générique où le célèbre lion de la M.G.M. est remplacé par un vampire verdâtre de dessin animé laissant tomber une goutte de sang qui, en glissant sur les lettres du générique, se transforme tantôt en bouche, tantôt en chauve-souris – présentation graphique des deux genres (romance et épouvante) parodiés dans le film. Car pour Polanski, il s'agit d'annoncer la couleur (vermeille) du film à venir où l'angoisse sera désamorcée par le comique. Alfred voit-il des loups l'attaquer ou von Krolock se jeter sur Sarah qu'un petit cri strident remplace le hurlement d'effroi. Le rire au lieu de la peur donc. Et la comédie de virer à la farce burlesque lors des poursuites frénétiques ou du déguisement final des deux héros. Ce faisant, nous avons vu que *Le Bal des vampires* respecte parfaitement les codes du genre de l'épouvante avec ses lieux effrayants (crypte, cimetière, château, dédales, souterrains...), ses accessoires (ail, croix, pieux, cercueils...), ses personnages (villageois rappelant Le château

de Kafka, bossu carnassier au langage incompréhensible, comte-vampire père et fils, bellejeune bellejeune-fille-future-victime, revenants...), sa lumière (sous-éclairage, ombres, obscurité...), sa musique (chœur de voix chevrotantes...), etc.

De même que l'ail (mangé) devient un gag, la métaphore sexuelle du thème du vampire est détournée au profit de l'enjeu comique du film. Polanski se sert de l'acte vampirique (vampiriser, c'est posséder sexuellement) pour se moquer des conventions amoureuses au cours d'une saynète au double enjeu comique et fantastique – jeu dans le jeu – entre Alfred et Herbert (préciosité d'Herbert, transfert d'Alfred vers l'homosexualité). Ailleurs, le réalisateur raille la niaiserie du badinage amoureux (le ramage galant et le cœur dessiné sur la vitre par exemple) et les poncifs des récits d'apprentissage. Il fait enfin de Sarah le motif inavoué de l'action d'Alfred et donne d'elle l'image d'une jeune fille-mirage qui brille par son indifférence à la cour que lui fait le jeune homme. Sarah l'innocente devient Sarah l'indifférente qui se métamorphose en Sarah la vamp (ire), équivalent morbide de la femme fatale dont Polanski sera lui-même « victime » à l'écran comme à la ville puisqu'il épousera Sharon Tate après la sortie du film... .

### **Le mythe du vampire au cinéma**



***Nosferatu*, de Murnau (1922)**

#### La naissance du mythe

Le mot « vampire » naît au XVIII<sup>e</sup> siècle, sous la plume de Buffon, pour désigner une grande chauve-souris carnassière. Mais c'est le personnage de Dracula, dans le roman éponyme de Bram Stoker (1897) qui cristallise véritablement le mythe. Au cinéma, du nanar au chef d'œuvre, le vampire est d'abord l'histoire d'un miroir tendu à notre inconscient collectif dans lequel se reflètent nos angoisses, nos violences et nos désirs refoulés.

## Les débuts du vampire à l'écran

Le vampire est présent dès les premiers temps du cinéma, dans les films de Georges Méliès : *Le Manoir du diable* (1896) et *Le Diable au couvent* (1899). En 1921, *Nosferatu* de Friedrich Wilhelm Murnau, est la première adaptation officielle (pour des questions de droits) de *Dracula* de Bram Stoker. Le film est une des œuvres majeures de l'expressionnisme allemand. Il inspire Werner Herzog qui en fait un remake en 1979, *Nosferatu, fantôme de la Nuit*. Dans *Vampyr*, de Carl Theodor Dreyer (1932), le rite vampirique apparaît comme la version satanique du culte chrétien.

## L'âge d'or hollywoodien (1931-1948)

Avec *Dracula*, Tod Browning réalise en 1931 le premier film parlant de vampires, adapté d'une pièce à succès de Hamilton Deane, qui va populariser le Prince des Carpates aux États-Unis. C'est l'ancien acteur de théâtre hongrois, Bela Lugosi, qui incarne la créature, dans une gestuelle à la fois statique et émouvante. Le



film nous livre un solide répertoire des caractéristiques et attributs du vampire : transformation en chauve-souris et en loup, sommeil diurne dans des cercueils pleins de terre de Transylvanie, etc. En 1935, l'auteur tournera lui-même un remake de son propre film pour la M.G.M. : *La Marque du vampire*. Le succès de *Dracula* est si grand qu'il engendre une vogue du fantastique américain bientôt déclinée par la compagnie Universal à travers des titres aussi évocateurs que *La Fille de Dracula* de Lambert Hillyer (1936), *Le Fils de Dracula* de Robert Siodmark (1943), *La Maison de Dracula* de Erle C. Kenton (1945), etc. Dès cette époque, la frontière, même physique, qui sépare vampires et vivants s'estompe peu à peu.

## La grande période britannique (1958-1976)

Avec l'avènement du Technicolor et des effets spéciaux dans les années 1950-60 et grâce à l'affaiblissement de la censure, le mythe s'érotise et devient plus violent. Premier opus en couleurs d'une série de six films d'épouvante gothique que la société britannique Hammer Films a produite sur le sujet, *Le Cauchemar de Dracula* de Terence Fisher (1958) donne à Dracula un corps et un visage « *tout en finesse intellectuelle* » selon le mot du réalisateur. Loin du jeu grandiloquent de Bela Lugosi, Christopher Lee fait de celui qu'il interprétera neuf fois un personnage sensuel et romantique. Dès lors, Dracula réunit les deux signifiants majeurs du mythe : Éros et Thanatos. La pénétration des dents est la métaphore de l'acte sexuel, la succion et la morsure celle du geste amoureux.

Avec Lee, Dracula apparaît comme une sorte de prince charmant de la nuit porteur de plaisirs sadiens où la victime a conscience d'être dominée. Avec Francis Ford Coppola (*Dracula*, 1993), le vampire peut faire l'amour avec les humains, sa capacité à aimer le rapproche du spectateur qui ressent à son égard une compassion nouvelle. L'arrivée de la couleur a changé l'esthétique du genre, jusqu'alors expressionniste. Le noir et blanc « classique » est remplacé par une écriture maniériste qui met l'accent sur les effets des images plutôt que sur l'histoire elle-même.

### Du sang neuf

*Le Bal des vampires* (1968) opère une première révolution dans la mythologie vampirique en offrant la victoire finale aux vampires. Le genre s'affranchit également des codes narratifs à l'image des *Prédateurs* de Tony Scott (1983)



qui montre la vie quotidienne de deux vampires new-yorkais. Une nouveauté ici : les vampires se préoccupent de faire disparaître les restes de leurs festins. *Entretien avec un vampire* de Neil Jordan (1994) nous rappelle la singularité du sang humain pour le vampire. La nuit ne donne plus l'impression comme dans les films de la Hammer de durer plus longtemps que le jour. De nombreux cinéastes s'approprient le mythe pour exprimer leur vision de l'homme et de la société : avec *Frissons* (1974) et *Rage* (1976), David Cronenberg relie le vampirisme au problème de la contamination virale.

Toujours bien vivace au cinéma, le vampire a su s'adapter aux pays, aux cultures, aux époques. Moins romantique qu'autrefois, il reste pourvu des pouvoirs (et limites) propres à sa nature duelle : mort et vivant à la fois, autrement dit immortel par définition.

## **Une parodie de film de vampires**

On parle de parodie au cinéma dès lors qu'il y a pastiche, accentuation stylistique et/ou thématique, d'un genre ou d'une œuvre. À l'instar du burlesque, elle s'appuie sur le rire du spectateur (qui doit connaître les codes du film détourné) pour démonter les mécanismes et les procédés d'un matériau filmique.

*Le Bal des vampires* est la première parodie de film de vampires. Polanski reprend les codes qu'il respecte et les détourne subtilement. Les gags surprennent le spectateur et désamorcent la peur causée par l'enjeu terrifiant des scènes.

## Critiques



« Au lieu de se livrer (ce qui n'eût manqué d'être détestable facilité) à la parodie d'un film de vampire, Polanski a fixé, cristallisé, objectivé, la part de grotesque inhérente à ce genre, en la personne de deux silhouettes pitoyables (lui-même se réservant avec beaucoup d'humilité la part la moins flatteuse) qui jouent volontairement comme des héros de bande dessinée de troisième ordre. Les scènes de vampirisme acquièrent, de cette pauvreté de niveau de référence, d'autant plus de force qu'elles surviennent sur fond de rire avorté et non d'ennui comme la plupart des films de vampires. Enfin un tel genre (Polanski pensait à ce projet depuis des années)= représente en lui-même la métaphore absolue du sujet fondamental pour ne pas dire l'obsession, de l'auteur : la possession brutale, avec cris, résistance, morsure, en un mot le viol. La scène, étonnante par sa survenue et sa sauvagerie, du Prince-Vampire au moment du bain de la belle, réussit à en dire sexuellement plus long que des films moins évidemment paraboliques, comme *Répulsion* ou *Cul-de-sac*... ».

Jean Narboni, *Cahiers du Cinéma*, n°199, mars 1968

« L'on voit bien ce qui a tenté Polanski dans ce film : faire un film de vampires, un vrai, sans tricher – et en même temps prendre quelques distances envers le genre, l'enrichir par un contenu goguenard sans rien sacrifier de sa rigueur. La gageure reste ouverte ... Polanski à mon sens a échoué dans l'ensemble de son entreprise... *Le Bal des vampires* est un échec honorable, et constitue un film que, sans doute, nous remarquerions élogieusement s'il était signé d'un nom inconnu...

Paul-Louis Thirard, *Positif*, n°94, avril 1968



## Filmographie (partielle) de Roman Polanski



Cinéaste flibustier lancé à l'abordage de genres aussi différents que le film de piraterie, le film fantastique, le drame romantique ou la reconstitution historique, tour à tour grave, facétieux ou mystérieux, réaliste ou fantastique, novateur ou, au contraire, plus classique, Roman Polanski, en dix-sept longs et dix courts métrages, n'a cessé de dérouter publics et critiques. Pourtant si l'œuvre de ce scénariste-metteur en scène (de théâtre aussi)-producteur-acteur apparaît aussi foisonnante que désordonnée dans son éclectisme, elle est en revanche globalement cohérente du point de vue esthétique et thématique.

Filmographie en tant que réalisateur (longs-métrages) :

1962 : Le Couteau dans l'eau  
1963 : Les plus belles escroqueries du monde  
1964 : Répulsion  
1965 : Cul-de-sac  
1966: Le Bal des vampires  
1968: Rosemary's baby  
1971: Macbeth  
1973: Chinatown  
1975: Le Locataire  
1978 : Tess  
1985 : Pirates  
1987 : Frantic  
1991 : Lunes de fiel  
1994 : La Jeune fille et la mort  
1998 : La Neuvième porte  
2001 : Le Pianiste  
2004 : Oliver Twist  
2009: The Ghost writer  
2011 : Carnage



## Bibliographie



### Sur le film :

- Entretien avec Roman Polanski / Michel Delahaye ; Jean Narboni in : Cahiers du cinéma n° 208, janvier 1969
- The fearless vampire killers / Jean Narboni in : Cahiers du cinéma n° 199, mars 1968
- Saga lunaire / Michel Delahaye in : Cahiers du cinéma n° 200-201, avril-mai 1968
- *Le Bal des vampires*, L'Avant-Scène du Cinéma, n° 154, Paris, 1975 (découpage)

### Sur les vampires :

- Bram Stoker, *Dracula*, éd. Pocket, 2002
- Nathalie Bilger, *Anomie vampirique, anémie sociale – Pour une sociologie du vampire au cinéma*, éd. L'Harmattan, Paris, 2002
- Alain Pozzuoli, *Dracula (1897-1997)*, éd. Hermé, Paris, 1996
- Jean Marigny, *Sang pour sang (le réveil des vampires)*, Gallimard-Découvertes, n°161, Paris, 1993 ; J. Marigny, dir., *Dracula*, coll. « Figures mythiques », Autrement, Paris, Paris, 1997
- Denis Duncan, *Les Métamorphoses de Dracula, l'histoire et la légende*, Éd. du Félin, Paris, 1993
- Michel Bouvier et Jean-Louis Leutrat, *Nosferatu*, Les Cahiers du cinéma/Gallimard, Paris, 1981

## Source

**Cette fiche a été réalisé à partir du dossier « Collège au cinéma 2008-2009 » édité par le CNC et disponible en ligne : <http://www.site-image.eu>**